

diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous voilà blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à nous : » *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*¹.

Mais sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent se distinguer. « Faisons tomber, disent les impies, le juste dans nos pièges, parce qu'il nous est incommode : » *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*². L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, entrer dans tous les intérêts : à quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? Il n'y a rien de si sec, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien, entièrement inutile. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui n'épargne ni le saint ni le profane pour entrer dans nos desseins, qui sait remuer les intérêts et les passions, ces deux grands ressorts de la vie humaine. *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt*³ : « Ils ont cherché à se fortifier sur la terre, parce qu'ils ne font que passer d'un crime à un autre. » [Le vice sait couvrir] une médisance secrètement semée par une calomnie encore plus ingénieuse; une première injustice, par une corruption : il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies.

Que fera ici la vertu avec sa froide et impuissante médiocrité? à peine peut-elle se remuer, tant elle s'est renfermée dans des limites étroites. Elle se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens; j'entends ceux qui sont mauvais ou suspects, et c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. La voie du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est pas assez souple pour ménager la faveur des hommes; et le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point des règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi, vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle aban-

¹ Is. XIV, 10.

² Sap. II, 12.

³ Jerem. IX, 3.

donnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps en temps quelques légères inquiétudes, mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché; et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux : ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments pour l'Église! que de saints réglemens pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle, et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions, qui ne marchent qu'à pas de plomb, pour ainsi parler, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées.

Par conséquent, chrétiens, sans soupire ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve pour faire du bien n'a que faire de passer ses bords ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder par des pensées ambitieuses, tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie. Telle doit être l'ambition du chrétien, qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

DEUXIÈME POINT.

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et, outre ses légèretés ordinaires, elle se plaît de temps en temps d'étonner le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizar-

eries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais des trahisons; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs assujettis aux retours fâcheux de sa dure et malicieuse puissance.

Cette vérité établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait qu'on se donne tout à fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors, et qui se repaissent de titres et d'une belle montre de grandeur; il se croirait peut-être assez grand, s'il ne voulait chercher des appuis à sa grandeur. Pour lui il appuie sa famille sur des fondements plus certains, sur des charges considérables, sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toutes sortes d'attaques; aveugle et malavisé! comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étaient pas encore de son ressort et de sa dépendance, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler, et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiël : *Pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus*¹ : Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme les cèdres du Liban : le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraisé de sa substance; les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçait de son côté le sang du peuple. C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; les familles de ses domestiques, les peuples se mettaient à couvert sous son ombre; un grand nombre de créatures, et les grands et les

petits, étaient attachés à sa fortune : ni les cèdres ni les pins, c'est-à-dire, les plus grands de la cour, ne l'égalaient pas : *Abietes non adaequaverunt summitatem ejus... emulata sunt eum omnia ligna voluptatis quae erant in paradiso Dei*¹. Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence. « Parce qu'il s'est élevé superbe-ment, et qu'il a porté son faite jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : » pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine; je l'abattraï d'un grand coup et le porterai par terre : il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir; il tombera d'une grande chute. Tous ceux qui se reposaient sous son ombre se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine : » *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terrae, et relinquent eum*. « Cependant on le verra couché tout de son long sur la montagne, fardeau inutile de la terre : » *Projicient eum super montes*², ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucunes peines, se jouera des sueurs d'un homme insensé qui se sera perdu pour le laisser riche : et devant la troisième génération, le mauvais ménage et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues dans toutes les vallées : » *In cunctis convallibus corruent rami ejus*³, je veux dire, ces terres et ces seigneuries qu'il avait ramassées comme une province, avec tant de soin et de travail, se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront en levant les épaules, et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce là ce grand arbre dont l'ombre couvrait toute la terre? il n'en reste plus qu'un tronc inutile : est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? je n'aperçois plus qu'un peu d'écume. O homme, que penses-tu faire? et pourquoi te travailles-tu vainement?

¹ Ezech. XXXI, 8, 9.

² Ibid. 12.

³ Ibid.

¹ Ezech. XXXI, 3.

Mais je saurai bien m'affermir, et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède. Folle précaution; car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précèdent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop bizarres; et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes, pour pouvoir être arrêtées de toutes parts. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre; elle bouillonne même par-dessous la terre. Vous croyez être bien muni aux environs, le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut. Mais je jouirai de mon travail. Eh quoi! pour dix ans de vie! Mais je regarde ma postérité et mon nom. Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être! Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue. L'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie. O les dignes restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez ces choses; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans des limites si resserrées que celles de cette vie: qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours: son ouvrage, c'est sa fortune qu'il tâche, autant qu'il est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer, c'est notre salut. Mais voici l'erreur, c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime; s'il aime les biens périssables, il y médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi: si tu aimes l'éternité cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance inébranlable à cette

eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu, mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même; c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement, ma fortune, mon repos assuré en cette vie et en l'autre. Amen.

.....

AUTRE CONCLUSION DU MÊME SERMON,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes! Chrétiens, méditez ces choses; pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changements? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, ils doivent penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit: Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut; » ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques: toutefois écoutez la suite: Mais ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre: *Verum tamen sicut homines moriemini*¹. Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus présente ni plus avant imprimée que les rois; car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en eux-mêmes une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement: il voit qu'il ne fait que remuer les yeux, et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre; et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! Il perce les intrigues les plus cachées, les oiseaux du ciel lui rapportent tout²; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine: *Divinatio in labiis Regis*³; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes, où ils cherchaient un vain asile. Combien donc lui est-il facile de s'imagi-

¹ Ps. LXXXI, 6.

² Ibid. 7.

³ Eccl. x, 20.

⁴ Prov. XVI, 10.

AUTRE EXORDE

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÈME.

Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit encore à la montagne tout seul. Joan. VI, 15.

Toujours le silence et la solitude auront de grands charmes pour notre Sauveur; toujours la montagne et le désert donneront à cet Homme-Dieu une retraite agréable. Il ne peut oublier l'obscurité sainte de ses trente premières années; et durant le cours des dernières, que le soin de notre salut l'oblige de rendre publiques, il dérobe tout le temps qu'il peut pour se retirer avec son Père, et apprendre par son exemple à ses serviteurs qu'il n'est rien de plus désirable à un chrétien que le repos de la vie privée. Mais quoiqu'il aime toujours la retraite, jamais il ne la cherche avec tant d'ardeur que lorsqu'on lui veut donner une gloire humaine. En effet, c'est une chose digne de remarque que les saints évangélistes nous disent souvent, qu'il se retirait au désert: *Secedebat in desertum*¹: qu'il allait à la montagne tout seul pour prier: *Abiit in montem orare*²; qu'il y passait même les nuits entières: *Erat pernoctans in oratione Dei*³; mais qu'il se soit sauvé au désert, ni qu'il ait fui à la montagne, nous ne le lisons nulle part, si je ne me trompe, que dans l'évangile de cette journée. Et quelle cause, messieurs, l'oblige à s'enfuir si soudainement? c'est que celui qui pénètre dans le fond des cœurs avait vu dans celui des peuples qu'ils viendraient bientôt avec grand concours pour l'enlever et le faire roi. Il a fui autrefois durant son enfance pour éviter les persécutions d'un roi-tyran qui voulait le sacrifier à son ambition et à une vaine jalousie: voici une nouvelle persécution qui l'oblige encore de se mettre en fuite; on veut lui-même l'élever à la royauté: ne croyez pas qu'il l'endure. Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs mondaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, et où il veut si peu être découvert

¹ Luc. v, 16.

² Marc. VI, 46.

³ Luc. VI, 12.

qu'il ne souffre personne en sa compagnie : *fugit iterum in montem ipse solus*. Si nous sommes persuadés qu'il est la parole éternelle, nous devons croire aussi, âmes saintes, que toutes ses œuvres nous parlent, que toutes ses actions nous instruisent. Et aussi Tertullien a-t-il remarqué, dans le livre de l'Idolâtrie, qu'en fuyant ainsi le titre de roi, lui qui savait si bien ce qui était dû à son autorité souveraine, il a laissé aux siens un parfait modèle de la conduite qu'ils doivent tenir touchant les honneurs et la puissance : *Si regem denique fieri, conscius sui regni refugit, plenissime dedit formam suis, dirigendo omni fastigio et suggestu tam dignitatis quam potestatis*¹. C'est ce qui m'a donné la pensée de traiter cette matière importante, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge. Ave.

C'est une règle infaillible, pour les lettres sacrées et les mystères de Dieu, que lorsque nous trouvons dans la vie ou dans la doctrine du Fils de Dieu quelque contrariété apparente, ce n'est pas une contrariété, mais un mystère. Il ne le fait pas de la sorte pour confondre notre raison, mais pour l'avertir qu'il nous cache quelque grand secret et quelque vérité importante sous cette obscurité mystérieuse; et il nous invite, mes sœurs, à le rechercher sous sa conduite. Car comme le Fils de Dieu est la sagesse éternelle, et que c'est en sa divine personne que s'est faite la réunion et la paix des choses les plus éloignées, on voit assez, chrétiens, qu'il faut que tous ses ouvrages s'accordent; et d'ailleurs il est évident qu'il ne peut pas être contraire à lui-même, lui qui nous a été envoyé comme le centre de la réunion et de la réconciliation universelle. Mais le voile qu'il met dessus n'est pas destiné pour nous en ôter la connaissance, mais pour nous inviter à la recherche. Ce n'est pas pour nous la faire perdre, mais plutôt il veut nous la faire trouver avec plus de goût et l'imprimer dans les esprits avec plus de force; ou, comme dit saint Augustin, il ne nous déguise pas la vérité, mais il l'appête, il l'assaisonne, il la rend plus douce : *non obscuritate subtracta, sed difficultate condita*².

Après avoir posé cette règle, dont la vérité est connue de tous ceux qui ont goûté les livres sacrés, remarquons maintenant, mes sœurs, deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnants.

Nous lisons dans l'évangile de cette journée que prévoyant que les peuples allaient s'assembler pour le faire roi, il se retire tout seul au désert; et montre par cette retraite, qu'il rejette tous

¹ De Idol. n° 18.

² In Psalm. ciii, Serm. II, n° 1, t. IV, col. 1144.

les titres de grandeur humaine. Mais dans quinze jours, chrétiens, nous lirons un autre évangile, où nous verrons ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem au milieu des acclamations de tout un grand peuple qui erie de toute sa force : « Béni soit le fils de David ! vive le roi d'Israël ! » Et bien loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les pharisiens de réprimer ses disciples qui semblaient offenser par leur procédé la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense : Les pierres le crieront, dit-il, si ceux-ci ne rendent pas un assez public témoignage à ma royauté : *Dico vobis quia si hi tacuerint, lapides clamabunt*¹. Ainsi, vous voyez qu'il accepte alors ce qu'il refuse aujourd'hui. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite? quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée? Sans doute il y a ici quelque grand secret que le Saint-Esprit nous veut découvrir. Cette opposition apparente n'est pas pour troubler notre intelligence, mais pour l'éveiller saintement en Notre-Seigneur : cherchons et pénétrons le mystère.

Le voici en un mot, mes sœurs, et je vous prie de le bien entendre; c'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas, chrétiens, la juste reconnaissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est roi : il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples; il le publiera parmi ses supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée; et il veut bien accepter un nom de puissance pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de grâces. Mais aujourd'hui, âmes saintes, que la royauté qu'on lui donne n'est qu'un honneur inutile, qui ne contribue rien au salut des hommes, il ne faut donc pas s'étonner s'il fuit et se retire, s'il se cache dans un désert. C'est qu'il a dessein de vous faire entendre, par son exemple, que hors la nécessité d'employer sa puissance pour le bien du monde, ses enfants doivent préférer à tous les titres de grandeur humaine la paix d'une vie privée, où l'on vit en soi-même, où l'on se règle soi-même, où l'on règne enfin sur soi-même.

Si cet exemple du Fils de Dieu était, comme il le doit être, la règle de notre vie, nous aurions les sentiments véritables que doivent avoir les

¹ Matth. XXI, 9. Joan. XII, 13.

² Luc. XIX, 40.

chrétiens touchant la puissance : le désir et l'usage en seraient réglés; elle ne serait pas désirée avec ambition ni exercée avec injustice. Le désir de s'agrandir ne produirait pas tant de perfidies, ni celui de soutenir sa grandeur tant d'oppressions et de violences. Chacun se croirait assez puissant, pourvu qu'il eût du pouvoir sur soi-même; et s'il en avait sur les autres, il ne s'en servirait que pour leur bien. Comme ces deux choses, mes sœurs, règlent parfaitement notre conscience touchant l'amour des grandeurs humaines, je réduirai aussi à ces deux maximes tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet-là, en vous montrant dans le premier [point] que le chrétien véritable ne doit désirer de puissance que pour en avoir sur lui-même, et en vous faisant voir dans le second que si Dieu lui en a donné sur les autres, il leur en doit tout l'emploi et tout l'exercice : maximes saintes et apostoliques, qui feront le partage de ce discours; la première réglera le désir, la seconde prescrira l'usage.

FRAGMENT

SUR LE MÊME SUJET.

Moyens de sanctifier la grandeur par le bon usage. Quels sont les devoirs des grands du monde à l'égard de la justice et des misérables. Fausse idée que les hommes se forment de la puissance. Combien l'esprit de grandeur est opposé à l'esprit du christianisme.

Mais je n'aurais fait, chrétiens, que la moitié de mon ouvrage, si après vous avoir montré par l'Écriture divine les périls extrêmes des grandes fortunes, je ne tâchais aussi de vous expliquer les moyens que nous donne la même Écriture pour sanctifier la grandeur par un bon usage; et c'est pourquoi je ramasserai en peu de paroles les instructions les plus importantes que le Saint-Esprit a données aux grands de la terre pour bien user de leur puissance.

La première et la capitale, d'où dérivent toutes les autres, c'est de faire servir la puissance à la loi de Dieu. « Afin, dit saint Grégoire, que les grands rendent leur puissance salutaire, il faut qu'ils sachent ce qu'ils peuvent; mais afin qu'ils ne s'élèvent pas, il faut qu'ils ignorent ce qu'ils peuvent : » *Ut prodesse debeat posse se sciat, et ut extolli non debeat posse se nesciat*¹. Toute puissance vient de Dieu², donc [elle doit être] ordonnée. L'ordre, que ce soit pour le bien; autrement nul ordre, de faire tant de différence entre de la boue et la boue. Toute la nature image de la libéralité divine. Tout ce qui porte

le caractère de la puissance divine, le porte de sa munificence; et il n'y aurait point dans le monde de puissance malfaisante, si le péché n'avait perverti l'ordre et l'institution du Créateur.

Nous lisons dans le second livre des Chroniques une belle cérémonie qui se pratiquait dans le sacre des rois de Juda. Au jour qu'on les oignait de l'huile sacrée, ainsi que Dieu l'avait commandé, on leur mettait en même temps le diadème sur la tête, et la loi de Dieu dans la main : *Imposuerunt ei diadema, et dederunt in manu ejus tenendam legem, et constituerunt eum regem*³; afin de leur faire entendre que leur puissance est établie pour affermir le règne de Dieu parmi les hommes, que l'exécution de ses saintes lois ne leur doit être ni moins chère ni moins précieuse que leur couronne.

De tous les rois de Juda aucun n'a mieux pratiqué cette divine leçon que Josaphat, prince incomparable, non moins vaillant que religieux, et père de ses peuples autant que victorieux de ses ennemis. L'Écriture nous fait souvent remarquer que les prospérités corrompent les hommes, enflent leur cœur par la vanité, et leur font oublier la loi de Dieu. Mais, au contraire, la prospérité, qui donnait de l'orgueil aux autres, n'inspira que du courage à celui-ci pour marcher vigoureusement dans les voies de Dieu et établir son service : *Factaque sunt ei infinita divitia et multa gloria, sumpsitque cor ejus audaciam propter vias Domini*⁴ : « Il se trouva comblé d'une infinité de richesses et d'une très-grande gloire, et son cœur fut rempli de force et de zèle pour l'observation des préceptes du Seigneur. »

Ce prince considérant que tout bien lui venait de Dieu, et touché d'une juste reconnaissance, entreprit de le faire régner dans tout son empire. Et l'Écriture remarque : que, pour accomplir un si beau dessein, il avait un soin particulier de choisir entre les lévites et les ministres de Dieu ceux qui étaient les mieux versés dans sa sainte loi, qu'il envoyait dans les villes afin que le peuple fût instruit : *Circuibant cunctas urbes Juda, et erudiebant populum*⁵. Et ce n'est pas sans raison que les anciens conciles de l'Église gallicane⁶ ont souvent proposé à nos rois l'exemple de ce grand monarque, dont la conduite fut suivie d'une bénédiction de Dieu toute manifeste. Car écoutez ce que dit l'Écriture sainte : Josaphat marchant ainsi dans les voies de Dieu, il le ren-

¹ II. Par. XXXI, 11.

² Ibid. XVII, 6, 6.

³ Ibid. 10.

⁴ Concil. Paris. VII, cap. XXIII, Labb. t. VII, col. 1665. Concil. Aquisgran. II, cap. XI; ibid. col. 1721.

⁵ S. Gregor. Mag. lib. V, Moral. in Job. cap. VIII, t. 1, col. 146.

⁶ Rom. XIII, 1.